

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

RETOUR EN NORMANDIE

Nicolas Philibert

Né le 10 janvier 1951 à Nancy.

Nicolas Philibert fait ses premières armes dans le cinéma à 19 ans avec René Allio en participant au tournage des *Camisards*, pendant ses vacances d'été. Une fois l'expérience passée il reprend ses études à Grenoble. Deux ans plus tard, à Paris, Philibert retrouve Allio sur le tournage de *Rude Journée pour la reine*, où il occupe les postes d'assistant décorateur et responsable des accessoires. L'année d'après il devient assistant-réalisateur sur *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*, une expérience qui marquera sa carrière durablement.

Il confirme sa vocation artistique dès ses 27 ans lorsqu'il co-réalise avec Gérard Mordillat le film *La Voix de son maître* en 1978.

Il sera d'ailleurs momentanément lié avec Gérard Mordillat, puisqu'il apparaît lors de séquences clins d'œil dans les premiers films du réalisateur, comme par exemple dans *Vive la sociale* (1983) ou *Fucking Fernand* (1987).

Mais c'est la réalisation qui attire définitivement Nicolas Philibert, plus particulièrement la réalisation de documentaires. Son premier long métrage documentaire, *La Ville Louvre*, date de 1990 et retrace l'activité nocturne du célèbre musée. *Le Pays des sourds* en 1992 décrit la culture et le quotidien des personnes atteintes de surdité totale.

Nicolas Philibert est marqué par le désir d'apporter un autre regard sur les éléments contemporains de notre société. En 2002, il signe le documentaire *Être et avoir*, en plongeant sa caméra ans une classe communale unique.

Le film remporte un immense succès (environ 1,8 millions d'entrées) et gagne le prix Louis Delluc, en plus d'être présenté en compétition à Cannes.

En 2004, la prestigieuse Fémis (Ecole normale supérieure des métiers de l'image et du son) l'invite à donner une conférence, où il choisit de présenter l'œuvre de René Allio.

Abasourdi par la méconnaissance de son audience vis-à-vis de cet auteur, il décide de le repartir sur les lieux du tournage de *Moi, Pierre Rivière...* pour tourner le documentaire *Retour en Normandie*.

2006 (sortie France : 3 octobre 2007) - France - couleur - 1h53

film de **Nicolas Philibert**

image : **Katell Djan** avec des extraits de *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère* de **René Allio** d'après l'ouvrage collectif présenté par **Michel Foucault** - montage : **Nicolas Philibert** assiste de **Thaddée Bertrand** - musique : **André Veil, Jean-Philippe Viret** - son : **Yolande Decarsin et Julien Cloquet** - production : **Les Films d'Ici** et **Maïa Films** - producteurs : **Serge Lalou et Gilles Sandoz** - distributeur : **Les Films du Losange**.

avec : **Joseph & Marie-Louise Le portier, Nicole Picard, Gilbert & Blandine Peschet, Annick & Michel Bisson, Jacqueline Millère, Anne, Catherine, Christophe, Olivier, Pierre & Yvonne Borel, Norbert Delozier, Charles & Annie Lihou, Roger Peschet, Caroline Itasse, Janine Callu, Nicole Cornué, Bruno Gahéry, Claude Hébert, Alain Bazin, Pierre Ducreux, Gül Kütükcü, Aline Leprévost, Jean Mican, Patrick Poulain, Fabienne Requeut, Stéphane Rogue, Alain Carel, Anthony Delalande, Michèle Belfleur Legeai, Simone Soubien, Viviane Thébault, Mohamed Hamidèche, Annie Lerneé, Muriel Lemmel, Jocelyne Liebmann, Gilles Martin, Cyril Roussin, Béatrice Roy, Liliane Gallon...**

ENTRETIEN AVEC NICOLAS PHILIBERT

À quel moment avez-vous pris la décision de vous lancer dans ce projet, et comment ont-ils réagi ?

Fin 2004, la Fémis m'a invité à venir présenter aux étudiants un film de mon choix. J'ai proposé *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*. Aucun d'eux ne l'avait vu. La plupart ne connaissaient même pas le nom d'Allio, moins de dix ans après sa mort. Ça m'a glacé. À l'issue de la projection, au lieu de faire un débat comme convenu, je leur ai lu des textes pendant une heure : des notes prises par Allio sur son film, des extraits de ses « Carnets »... Ils découvraient un cinéaste, une œuvre singulière, passionnante, et ils étaient scotchés. Je suis rentré chez moi et j'ai décidé de faire ce film. J'avais gardé, depuis trente ans, quelques photos, des documents liés au tournage, le plan de travail, mon exemplaire du scénario... Tout est parti de là. Début janvier j'ai sauté dans le train jusqu'à Caen, j'ai loué une voiture et j'ai commencé à rendre visite aux uns et aux autres. C'était très émouvant ! Les souvenirs laissés par cette histoire étaient incroyablement présents. Chacun avait tourné la page, entrepris des tas de choses, connu des hauts et des bas, mais tous parlaient de cette aventure avec un profond sentiment de gratitude. Quelques semaines plus tard, lorsque j'ai commencé à évoquer avec eux l'idée d'un film, ils ne savaient pas plus que moi à quoi il ressemblerait, mais ils étaient en confiance. Ils avaient suivi mon parcours cinématographique, connaissaient certains de mes films, et étaient restés d'une grande fidélité à Allio et à son équipe, se souvenant de chacun avec précision.

Lorsque votre projet a commencé à se préciser, quels ont été les choix qui ont guidé votre travail ?

Dès le départ il était clair que ce serait un film à la première personne, qui prendrait racine dans mes propres souvenirs et dans lequel j'interviendrais en voix off. En même temps, je voulais faire un film au présent, pas un film pèlerinage. Enfin, contrairement à mes films précédents, presque tous centrés sur un lieu unique, je voulais cette fois une forme plus éclatée, plus libre, où on glisserait d'un registre à l'autre, parfois d'une période à une autre avec le plus de fluidité possible. J'imaginai qu'il y aurait un tronc commun, le film d'Allio, et à partir de là une multitude de personnages, d'histoires, de lieux, de séquences de nature diverses : récit en voix off, témoignages, documents, extraits, séquences de cinéma direct, paysages... Mais ce n'était encore qu'une idée un peu vague, et c'est en tournant, puis au montage que s'est affirmée cette arborescence.

Vous affirmez souvent votre penchant pour une certaine part d'improvisation. Qu'en est-il avec ce film ?

De ce point de vue, *Retour en Normandie* est fidèle à ma démarche habituelle. Les idées sont venues en cours de route, et mis à part certains lieux comme la prison, le tribunal ou les archives du Calvados, où l'on n'a pu tourner qu'à dates fixes, le tournage s'est beaucoup improvisé, au fil des rencontres et des conversations. D'une façon générale, je n'aime

C'est sur le tournage de *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*, que Nicolas Philibert a fait ses premières armes, aux côtés de René Allio. Cette fiction retraçait l'itinéraire du jeune assassin à partir d'un ouvrage collectif dirigé par Miche Foucault. Film à tiroirs, ce retour est un bel hommage à un cinéaste largement oublié. Philibert évoque René Allio comme un artiste en perpétuelle résistance, qui se voulait «comme le chien dent, indéracinable», au gré d'une carrière marginale. Prenant tous les risques avec Pierre Rivière, il avait choisi de confier les rôles principaux à des habitants de la région. Retour en Normandie relate l'aventure humaine que fut cette rencontre entre une équipe de cinéma et des paysans du Calvados. On peut d'ailleurs y voir une forme de réponse à la malheureuse «affaire» *Être et avoir*. Philibert retrouve les différents acteurs du film, encore marqués par ce tournage, quels que soient leur parcours et leur personnalité. La relation de confiance fondée sur ce passé commun libère la parole et permet une belle intimité. Les différents portraits proposent ainsi l'image d'un monde paysan loin de tous préjugés. Transparaît une vision idéaliste du cinéma comme ouverture sur le monde, une expérience de partage et de transformation collective. À partir de son argument de départ, Philibert fait rayonner le film dans une multitude de directions. Un centre d'accueil pour handicapés, une manifestation, un mariage, une salle des archives ou les laboratoires Eclair sont autant d'étapes au sein d'un parcours qui fonctionne par associations. Philibert se balade, carte de la région à la main, et le montage explore les différentes pistes avec une grande fluidité. Des thèmes se recourent et résonnent, de la figure du scandale portée par Pierre Rivière à celle de l'engagement incarnée par René Allio. Cette liberté formelle témoigne d'un refus de tout formatage, mais ne se départit jamais d'une profonde nostalgie qu'imprime notamment une voix-off empesée. Dans le noir et blanc des extraits du film d'Allio, parfois de simples fragments, Pierre Rivière surgit comme une apparition, un fugitif égaré venu hanter les différentes couches du récit. L'acteur qui l'interprète, insaisissable, reste longtemps le seul que l'on ne rencontre pas. Le récit de son parcours en fait un personnage à part entière qui semble prolonger celui de Pierre Rivière. Mais le suspens que Philibert construit autour de son absence crée une trop grande attente. Exilé au Canada où il est devenu prêtre, Claude Hébert déjoue l'artifice narratif en gardant ses distances lors des retrouvailles finales et le film s'essouffle dans cette ultime fausse piste. L'image finale du père de Philibert paraît soudainement bien convenue en regard de l'audace que le cinéaste revendique en héritage.

EA. - Fiches du Cinéma

pas trop préparer. Si tout est déterminé à l'avance, on passe à côté de l'essentiel. Il faut qu'il y ait une part d'inconnu. Le fait de devoir inventer le film jour après jour, de le chercher jusqu'au bout, procure un double sentiment de liberté et de fragilité qui me stimule, me pousse dans mes retranchements. Au montage, c'est pareil. J'avais 60 heures de rushes, donc virtuellement des dizaines, des centaines de combinaisons. Et pourtant, à l'arrivée, il n'y a qu'un seul film possible : celui qu'on porte au fond de soi. Tout au long, en revanche, j'ai été très attentif à ne pas tomber dans le piège d'un film pour cinéphiles ou spectateurs avertis. Il fallait qu'il puisse parler à tout le monde. Si on n'a pas vu celui d'Allio, et si on n'a jamais entendu parler de l'affaire Rivière, ce n'est pas grave. Cette histoire a presque une dimension intemporelle, et aurait pu se passer n'importe où : il y a longtemps, quelque part dans un coin de campagne, un film s'est tourné, qui racontait un crime, avec des non professionnels. Depuis, la vie a continué, plus tout à fait comme avant...

Le film est construit de telle façon qu'on ne sait jamais quel sera le plan d'après...

C'est lié à son côté fragmentaire, à la diversité des registres et des matériaux utilisés. Dans la mesure où le film déroule plusieurs histoires parallèles, elles se répondent, se télescopent, s'enrichissent mutuellement. Entre elles, le lien est parfois explicite ; parfois il l'est moins. De ce point de vue, l'utilisation que je fais des extraits de *Moi, Pierre Rivière...* est significative. Ils font irruption quand on ne s'y attend pas, puisque je ne les convoque jamais pour illustrer un témoignage. Chaque fois qu'on passe de mes propres images à celles d'Allio, la transition est de l'ordre du sensible ; elle s'opère selon une logique fictionnelle, presque onirique, comme si les apparitions de Pierre Rivière venaient irradier le reste. Plus le film avance, plus on comprend qu'il est comme un millefeuille, fait de différentes strates superposées, imbriquées les unes dans les autres. Au fond, je voulais cultiver une sorte de paradoxe : que l'évocation du tournage d'Allio y soit centrale, mais que celle-ci ne soit pas une fin en soi. Qu'elle résonne avec d'autres questions. Sur le cinéma, sur notre monde, sur le rapport à l'autre, à nos pères...

Cette fragmentation vous permet de passer d'un thème à un autre comme si le film procédait par associations...

Le film sort progressivement du carcan dans lequel on enferme généralement un documentaire : son sujet. Il est jalonné de rencontres et de séquences qui nous entraînent ailleurs... Je pense à Annie et Charles, qui évoquent la maladie de leur fille ; à Nicole, l'ancienne militante, boulangère à Athis, et au combat qu'elle mène depuis son accident pour retrouver l'usage de la parole ; à Joseph, qui fait toujours son cidre ; aux ouvrières des laboratoires Eclair ; à la prison de Caen, où Pierre Rivière a fini par se pendre, etc. Avec cette multitude, il est difficile d'enfermer le film. Le présent et le passé, la mémoire, la folie, l'écriture, la parole, la maladie, la mort qui rôde, le temps qui passe, la loi, la transmission... Il est question de tout cela, et d'autres choses encore, qui ne sont pas clivées entre elles. Comme dans la vie, où le profond et l'insignifiant se côtoient en permanence. Mais c'est d'abord un film qui parle du cinéma, sous l'angle du désir, de l'obstination, et de sa capacité à jeter des passerelles, à tisser des liens. La plupart des témoignages recueillis évoquent cette dimension du collectif, puisque le film revient sur une expérience de cinéma partagé. On comprend que pour eux aussi, le tournage d'Allio a été une expérience déterminante, voire fondatrice, comme elle l'a été pour moi. À la fois parce qu'elle rassemblait des gens qui ne se seraient pas rencontrés autrement, mais aussi parce qu'elle nous tirait vers le haut.

Votre récit en voix off s'attarde sur les préparatifs du film d'Allio mais vous ne dites presque rien du tournage lui-même...

Je trouvais beaucoup plus intéressant de parler des difficultés auxquelles nous avons été confrontés, et au-delà même de cet exemple, de l'acharnement que tout cinéaste doit déployer pour arriver à ses fins, dès lors que son projet témoigne d'une ambition artistique et sort des sentiers battus. Le fossé entre films riches et films pauvres, s'il n'a cessé de se creuser ces dernières années, existait déjà il y a trente ans. J'ai travaillé à quatre reprises avec René Allio, et je l'ai toujours vu dépenser une énergie folle pour arriver à faire ses films et rembourser ses dettes. Du cinéma, le grand public ne voit généralement que la dimension glamour, comme s'il n'y avait que ça ! Je voulais lever un coin du voile. La séquence tournée aux Laboratoires Eclair raconte, elle aussi, l'envers de la médaille : l'industrie chimique, la violence du marché, les fonds de pension, et ces gens qui bossent à horaires fixes, avec des pauses, comme à la chaîne...

La dernière séquence demeure très pudique. On ne saura rien de votre père...

Mon père était prof de philo et c'était un fou de cinéma. En marge de ses cours à l'université, il donnait chaque semaine un cours public d'art cinématographique devant un amphithéâtre plein à craquer, où il projetait et analysait les films de Bergman, Dreyer, Antonioni, Bresson, etc. Inutile de vous dire d'où vient mon amour du cinéma ! Michel Philibert, René Allio... Puisqu'il est ici question de filiation, autant ajouter que la musique utilisée dans le film est due en partie à un jeune jazzman français, Jean-Philippe Viret, et en partie à André Veil, industriel lorrain et compositeur amateur, qu'enfant, le soir venu, j'écoutais composer, des heures durant, penché sur son piano. C'était mon grand-père maternel.